

## ANATOMIE D'UNE CHUTE

Film français de Justine Triet

Avec : Sandra Hüller, Swann Arlaud, Milo Machado-Graner  
Durée : 2h31mn

Genre : Drame – Policier - Judiciaire

Public : Adulte

Sortie en salle : 23 août 2023

Palme d'Or du festival de Cannes 2023

Golden Globe du meilleur scénario et Golden Globe du meilleur film en langue étrangère – janvier 2024.

Six Césars 2024 : meilleur film, meilleure réalisation, meilleure actrice, meilleur second rôle, meilleur scénario original, meilleur montage.

### L'histoire :

Sandra Voyter, Samuel Maleski et leur fils malvoyant Daniel, âgé de onze ans, vivent à la montagne non loin de Grenoble. Un jour, Samuel est retrouvé mort au pied de leur chalet. Suicide ou homicide ? Une enquête est ouverte, et Sandra est mise en examen malgré le doute. Un an plus tard, Daniel assiste au procès de sa mère, véritable dissection du couple.

### Intérêt:

Une mise en scène de la complexité humaine de la vie de couple ; le suivi d'un procès ; une réflexion sur réalité et fiction, vérité et mensonge...

---

### Des questions pour un débat

- 1) Que penser du titre ? De quelle chute s'agit-il ? De quelle anatomie est-il question ?
- 2) Comment se dévoile le personnage de Sandra et la relation avec son époux ?
- 3) Quels sont les reproches que Sandra fait à Samuel et réciproquement ?
- 4) Quel chemin fait Daniel en cherchant la vérité sur la mort de son père ?  
Rôle du chien Snoop.
- 5) Qu'apporte la bande son au scénario ?
- 6) La fin du film est paisible. Est-ce le présage d'une vie heureuse ?



### 1) Que penser du titre ? De quelle chute s'agit-il ? De quelle anatomie est-il question ?

La chute de la balle au début du film, annonce la suite.

C'est la chute physique d'un homme ; la chute d'un couple (à cause de l'accident de l'enfant) ; Anatomie : c'est la description des éléments, des failles du couple dans le procès.

L'analyse des liens, des relations dans la famille.

La "chute" de Daniel, l'enfant qui passe à l'âge adulte du fait du procès.

La chute du procès, : le verdict.

### 2) Comment se dévoile le personnage de Sandra et la relation avec son époux ?

Sandra cache tout mais peu à peu, elle est acculée à dévoiler beaucoup de choses.

Révélation de sa personnalité à travers ses livres ; via les enregistrements divulgués au procès : la clé USB et les enregistrements écrits par Samuel pour préparer un livre.

Elle dévoile sa vie intérieure à l'avocat ; elle finit par révéler sa vie intime, ses infidélités, les débuts de sa relation avec Samuel.

On découvre sa bisexualité. L'interview par l'étudiante au début du film est ambiguë.

Elle réussit en littérature, Samuel, non.

Il y a de la violence en elle.

A part le début et la fin du film où on est dans le moment présent, tout le procès est raconté par des tiers, ce qui met le spectateur dans la situation de juré. Rien de ce qui est dit est objectif.

Même avec la marque de sang, ce ne sont que des hypothèses qui sont énoncées.

Le temps est long, il s'étire ; le procès a lieu un an après l'évènement

### 3) Quels sont les reproches que Sandra fait à Samuel et réciproquement ?

Elle a été obligée de suivre Samuel dans son village natal, un trou ! Il fait son malheur ; il manque de courage ; il commence des tas de choses mais ne finit rien.

Elle lui reproche de faire l'école à son fils, prétexte au manque de temps pour écrire.

Samuel lui reproche de tout imposer, de tout décider ; elle a pillé le livre qu'il écrivait ; elle ne parle que de son temps à elle.

Il lui reproche d'avoir réussi et pas lui ! D'où la musique tonitruante du début pour gêner l'interview.

Ils cohabitent sans vivre vraiment ensemble. Ils font chambre à part.

Ils sont marqués tous les deux par l'accident de Daniel.

Le problème de la langue : chacun a abandonné sa langue maternelle pour l'anglais, qui leur permet de communiquer.

### 4) Quel chemin fait Daniel en cherchant la vérité sur la mort de son père ?

#### Rôle du chien Snoop.

Daniel, au début, protège ses parents. Il les découvre vraiment lors du procès.

Des images lui reviennent et ils les interprète.

Il soupçonne sa mère.

"Avec Marge, il y a un déclic « *Quand un élément nous manque, la seule chose c'est de décider, basculer d'un côté ou d'un autre ; tu dois décider.* » Il choisit de faire confiance à sa mère et Il décide de donner un poids décisif à un élément : l'expérience qu'il fait avec le chien. (ndlr)"

«*Quand on ne trouve pas le comment, il faut chercher le pourquoi*»

Snoop, le chien, est l'instrument de l'acquiescement.

La conversation père-fils sur le chien en play-back : «*c'est de lui - le père- dont il parlait*»

La caméra filme des séquences à hauteur du chien : par exemple quand Daniel joue du piano...

## 5) Qu'apporte la bande son au scénario ?

Elle sépare les thèmes, souligne les émotions.

Daniel finit par maîtriser le morceau qu'il avait du mal à exécuter au début.

La première musique tonitrante montre la tension qui existe dans la maison.

La musique devient plus calme et sereine une fois que Daniel a pris sa décision.

Les bruits de la dispute enregistrée.

## 6) La fin du film est paisible. Est-ce le présage d'une vie heureuse ?

La décision judiciaire paraît être le mieux pour la mère et son fils.

La fin se situe dans le noir, est-ce pour se reposer ? Ou bien est-ce que le doute plane sur la situation finale ?

Il y a une forme de soulagement, mais pas de récompense, pas de joie.

Le fils enlace sa mère, c'est lui qui protège.

Il faut qu'ils se reconstruisent tous les deux.

### Compléments :

- **Le terme « anatomie »** a la définition suivante : « Etude de la structure et de la forme des êtres organisés ainsi que des rapports entre leurs différents organes ». On va donc disséquer les faits et les personnes pour tenter de comprendre les chutes.

- **La bande son** : C'est un film sans fond musical. La parole et les silences sont au contraire les vrais supports sonores de ce film. Toutefois trois musiques sont insérées au cours de l'histoire et chacune semble donner un éclairage.

**Première musique** qui envahit le fond sonore au début du film : la version orchestrale de la chanson PIMP de 50 cent, par le groupe : « Bacao Rhythm and Steel Band » (amalgame d'orchestrations groove et de vibrations caribéennes). On réentend cette musique pendant le procès quand est diffusé l'enregistrement sonore fait par Zoé l'étudiante lors de son entretien avec Sandra.

Trois explications : : - L'écoute de cet air en boucle peut effectivement accompagner Samuel dans son travail dans le grenier. Rythme simple qui ne demande aucune réflexion dans le travail manuel pour isoler le grenier.

- Ces rythmes lancinants en boucle à pleine puissance, peuvent avoir été utilisés par Samuel pour gêner Sandra lors de son entretien avec Zoé, l'étudiante en thèse. Cette visite de la thésarde peut être blessante pour Samuel, écrivain raté, face à sa femme interrogée comme écrivaine reconnue.

- Enfin, reprenant un propos de l'avocat général lors du procès, on peut voir derrière cette musique une attaque misogyne de la part de Samuel. En effet, c'est la version orchestrale de la chanson PIMP, - Une chanson sur un proxénète aux propos très misogynes.

**Deuxième musique** : elle est jouée au piano par Daniel. Il s'agit de « Asturias – Sevilla » de Isaac Albeniz. A nouveau un rythme rapide joué avec violence. On peut y déceler la colère, voire la rage de Daniel qui s'exprime dans sa façon de jouer après la mort de son père. Mais on peut aussi considérer que ce morceau répété à plusieurs reprises avant le drame est son défouloir dans sa vie pas facile.

**Troisième musique** : Jouée au piano par Daniel et Sandra. C'est le prélude opus 28, n°4 en mi mineur de Frédéric Chopin. Ce morceau, ainsi interprété, commence par des notes simples puis une mélodie qui va être jouée à 2 mains par Daniel et une main par Sandra. La mélodie est lente, méditative avec un côté presque funèbre, certainement en adéquation avec l'état d'esprit de Daniel et sa mère. Un lien, voire une complicité, ici, entre la mère et le fils.

- **La vérité** : Il y a une vérité judiciaire, mais est-ce la vérité vraie ? Cherche-t-on vraiment la vérité ? Quand Zoé la thésarde indique qu'elle cherche par ses questions à « *démêler fiction et réalité* » dans ses livres, Sandra esquive et tente de l'entraîner sur d'autres sujets

Vincent, l'avocat de Sandra, lui dit : « *Ce qui compte ce n'est pas la vérité mais ce que les jurés comprendront* ». En tant que « spectateur-juré » nous tentons, tout au long du film et du procès, de faire la part des choses entre fiction, réalité, vérité et interprétation, récit souvenir, invention, témoignage sans preuve...

( source : image & pastorale - fiche cinéma)

### **Autre remarque de Danielle :**

Le procès est redoutable. La réalisatrice parle elle-même de dureté, de noirceur, que les repères sont cassés. En effet plus les faits sont exposés, plus ils constituent des éléments à charge contre l'accusée. Le personnage de l'avocat général utilise les arguments des témoins pour les retourner contre la prévenue

C'est d'une habileté remarquable et qui nous décrit malheureusement une réalité de la justice. Ce tribunal est une «énorme machine» qui fait peur. Une sorte de descente aux enfers alimente l'angoisse du spectateur.

Plus on veut savoir, moins on sait. N'est-ce pas ce que nous vivons dans certains domaines, tant dans la recherche scientifique que dans la vérité humaine. «On ne connaît pas ses parents».

L'enfant est au centre du drame. Il représente l'innocence et pas seulement à cause de son handicap. La finale au tribunal le montre, devant les yeux éblouis de la Présidente, le malvoyant montre que c'est lui le «Sage».

Le chien Snoop tient une place discrète mais essentielle. Au début il joue à la balle, à la fin il sert de cobaye pour les effets nocifs de l'aspirine. Grâce à lui, l'enfant sauve sa mère et en plus il comprend à posteriori les paroles ambiguës de son père au sujet de Snoop: il parlait de sa propre mort. La fin est ouverte, le doute persiste pour le spectateur, même si Sandra, après avoir embrassé son fils, s'endort paisiblement avec Snoop.

### **L'interprétation de Vincent Mirabel, professeur de cinéma, rencontré au festival de La Salette à laquelle on peut adhérer ou non :**

Il lui semble que c'est la femme qui a tué son mari ... " Ce n'est pas une intuition, mais un indice donné par la réalisatrice : quand Daniel se souvient de la conversation avec son père dans la voiture, ce n'est pas le père qui parle, mais lui Daniel! Donc le fils **décide** de pardonner à sa mère. Il a déjà perdu son père, il gardera sa mère."



## La réalisatrice



**Justine Triet**, née le 17 juillet **1978** à Fécamp (Seine-Maritime), est une réalisatrice, scénariste et actrice française. **(46 ans)**

Elle est diplômée de l'école des Beaux-Arts de Paris dont elle avait passé le concours dans le but de devenir peintre. Après deux ans d'études dans cette école, elle se consacre à la vidéo et au montage. Ce n'est que plus tard qu'elle se dirige vers le cinéma, et alors qu'elle se juge trop âgée pour tenter le concours de La Fémis.

Elle acquiert un succès mondial grâce à son film **Anatomie d'une chute**, qui obtient la Palme d'or au Festival de Cannes 2023.

C'est la troisième femme et la deuxième française de l'histoire du festival de Cannes à recevoir la Palme d'or, après en 1993 la néo-zélandaise Jane Campion pour *La Leçon de piano* et en 2021 la française Julia Ducournau pour *Titane*. Elle est la première réalisatrice française nommée à l'Oscar de la meilleure réalisation.

Son film est aussi récompensé par six César, deux Golden Globes, un Lumière, trois Prix du cinéma européen, un Goya et l'Oscar du meilleur scénario original en 2024.

Auparavant, elle a débuté en réalisant plusieurs documentaires et le court-métrage "**Vilaine Fille, mauvais garçon**", primé à la Berlinale 2012.

Deux ans plus tard, son premier long métrage **La Bataille de Solférino** (La diffusion en salles reste modeste avec seulement 30 951 entrées.) présenté lors du Festival de Cannes 2013 connaît un succès critique important qui l'impose dans le paysage audiovisuel francophone et lui vaut une nomination au César du meilleur premier film. Cette reconnaissance se poursuit avec la comédie **Victoria** qui lui vaut à nouveau deux autres nominations aux Césars, Victoria est son premier succès en salles, avec 700 000 entrées au cours de l'année 2016. Déjà un film de procès.

En 2019, **Sibyl** est sélectionné en compétition à Cannes. Le scénario du film a été coécrit par Justine Triet et son compagnon Arthur Harari. L'actrice allemande Sandra Hüller joue le rôle de Mikaela « Mika » Sanders, une réalisatrice. C'est un drame sur une psychanalyste fascinée par une de ses patientes, une actrice en détresse, qu'elle va suivre sur le tournage chaotique de son dernier film. Le film est une « révélation du Festival de Cannes » et salué pour avoir su « montrer enfin les femmes dans toute leur complexité »

Début mars 2024, Justine Triet crée sa société de production JT Films.

(Source : AlloCiné» - Wikipédia)

## Filmographie

### Réalisatrice

#### Courts métrages

2007 : Sur place

2011 : Vilaine Fille, mauvais garçon

#### Documentaires

2008 : Solférino

2010 : Des ombres dans la maison

### Longs métrages

2013 : La Bataille de Solférino

2016 : Victoria

2019 : Sibyl

2023 : Anatomie d'une chute

### Actrice

2007 : Chroniques de 2005 de Virgil Vernier

## La critique de Signis

La carrière de Justine Triet est intimement liée au Festival de Cannes puisque ses quatre longs métrages y ont été présentés. Repérée à l'ACID (section parallèle de films indépendants présentés en marge du Festival) en 2013 pour *La Bataille de Solferino*, c'est avec la présentation de *Victoria* à la Semaine de la Critique en 2016 qu'elle obtient une plus large reconnaissance. Ce fut un succès qui lui a permis d'intégrer la compétition officielle dès son film suivant *Sybil*.



Sandra, une romancière germanique à succès vit dans un chalet avec son mari français, Samuel et leur fils Daniel, 11 ans, malvoyant depuis un accident qui a bouleversé la cellule familiale. En rentrant d'une balade, Daniel trouve son père étendu à l'entrée du chalet, gisant dans une mare de sang. Déclarée comme une mort suspecte, la justice décide de s'en prendre à Sandra et de l'inculper. Le doute est donc de mise : s'agit-il d'un suicide ou bien d'un meurtre ? Un an plus tard, le procès a lieu, permettant de mettre en lumière l'origine de cette tragique chute !

Tout commence par une tension. Tension entre Sandra et une journaliste venue l'interviewer, (cet entretien sera écourté à cause d'une musique tonitruante qui se fait entendre à l'étage, là où travaille Samuel) et tension entre Sandra et son mari. Ce qui se joue dans la tension entre la femme et son époux ne se voit pas, mais s'entend autant qu'il se devine. En quelques secondes Justine Triet «place ses pions», dévoilant les fêlures d'un couple en opposition totale et dont l'amour semble brisé. Au milieu d'eux se trouve leur jeune fils, Daniel quasi aveugle.

Le titre du film, qui fait clairement penser à *Anatomy of a crime* d'Otto Preminger, doit se lire à plusieurs niveaux. La chute du titre correspond évidemment à l'incident déclencheur de l'intrigue, mais également à la déchéance du couple formé par Sandra et Samuel, racontée à rebours à travers des témoignages et des pièces à conviction, à l'image d'un enregistrement audio réalisé par la victime la veille du drame. Cette chute montre aussi le délitement de la vie de Sandra. Cette dernière voit son existence bouleversée du jour au lendemain. Lors du procès, sa vie privée se retrouve disséquée sous tous les angles possibles et imaginables. Comme l'explique la cinéaste dans le dossier de presse : «L'idée, c'était de raconter la chute d'un corps, de façon technique, d'en faire l'image de la chute du couple, d'une histoire d'amour».

Le film s'approprie le genre du film policier et celui du film de procès. Justine Triet va aller creuser dans les abîmes de la psychologie humaine et nous propose une forte réflexion à la fois psychologique, politique et sexuelle sur l'opposition des ego, le désir, la frustration, la jalousie et l'intimité dans un couple. La dissection du couple, que propose la réalisatrice, c'est surtout celle de l'érosion de la passion, et comment continuer à la faire vivre.



Comme son titre l'indique, *Anatomie d'une chute* entend étudier cliniquement le cours d'un procès face à un cas aussi complexe que celui d'un possible homicide conjugal. Le procès est captivant au-delà de la force rhétorique et la technique filmique subjuguée, étonne. Les joutes oratoires entre avocats sont impressionnantes d'intelligence et souvent même de drôleries.

Au cours de ce procès, Justine Triet nous fait douter sur ce qui a pu se jouer entre Sandra et Samuel. Il avait toutes les raisons de se suicider, elle avait aussi des motivations pour le tuer. Au centre de cet amour/haine/passion, n'est-ce pas Daniel, enfant sacrifié du couple qui détient possiblement une part de la vérité ?

Le film questionne et place le spectateur comme un des membres du jury, qui va connaître progressivement les maux qui rongeaient ce couple depuis des années. D'abord par des témoignages, puis via deux flash-backs exceptionnels. L'intérêt du film ne se résume pas au personnage central de Sandra. Tous les protagonistes qui l'entourent prennent une part tout à fait importante dans le récit, qu'il s'agisse du jeune enfant aveugle, de l'avocat, du procureur et même de la présidente du tribunal. Ils servent la mécanique de l'univers de la justice. La puissance évocatrice de la narration permet de révéler tous les enjeux et les tourments des personnages qui gravitent autour de cette femme. En concentrant sa mise en scène sur la parole des protagonistes, Justine Triet interroge la notion même de «vérité» au sein d'un tribunal.



Visuellement le film bouscule tout ce qu'on peut attendre d'un film de procès. Les longs métrages se déroulant au tribunal répondent souvent à un «cadre» très précis : lignes symétriques, plans fixes, cadres majestueux. Anatomie d'une chute déstabilise par son mouvement. La cinéaste multiplie les zooms, les contre-plongées, les gros plans et les mouvements de caméra.

Dans son exploration de la figure féminine au cinéma, cette œuvre rappelle le talent de Justine Triet à analyser des portraits de femmes d'une rare complexité. Sandra est un personnage atypique passionnant. Elle est ambitieuse, parfois antipathique. «Pour moi, ce film est

un prétexte pour entrer dans le cerveau d'une femme et de sa vie»... «C'est un personnage qui assume sa liberté, sa sexualité, ses choix de vie. Elle a l'air forte et ça la rend suspecte» explique la réalisatrice.

On semble assister, avec les films Saint Omer d'Alice Diop, Anatomie d'une chute et Le Procès Goldman de Cédric Kahn, à un regain d'intérêt pour le genre du film de procès. Malgré les différences entre ces trois films, on y retrouve une série d'éléments communs : rigueur du récit, discrétion de la mise en abyme, multiplication des points de vue et des formes narratives – témoignages, interrogatoires, reconstitutions, présentations de documents visuels et sonores, etc. Ces trois œuvres interrogent chacune la véracité d'une parole en même temps qu'elles s'attardent sur la manière dont celle-ci est reçue par l'institution judiciaire et plus largement la société. Leur constat final est lui aussi similaire : la «vérité» statuée par la justice ne permet pas de répondre à toutes les questions mises en exergue.

Anatomie d'une chute, passionnant par son approche précise et réaliste, est un film de procès redoutable et un drame familial qui captive en interrogeant sur les rapports humains. Il se situe entre la chronique judiciaire, le drame et le thriller.

Lors de la cérémonie des César 2024, Anatomie d'une chute a obtenu le César du scénario original, le César de la meilleure actrice féminine pour Sandra Hüller, le César du meilleur acteur dans un second rôle pour Swann Arlaud, le César du meilleur montage pour Laurent Sénéchal et Justine Triet a obtenu les César de la meilleure réalisatrice et le César du meilleur film.

Philippe Cabrol

## LES FILMS DE PROCES

Le film de procès ou film de prétoire est un genre cinématographique qui consiste à traiter d'affaires judiciaires fictives ou réelles, dont le récit culmine avec la scène du procès au tribunal. Dès l'apparition de ce genre cinématographique, il rencontre un vif succès dans les salles de cinéma et dans le monde.

Il semblerait qu'il y a un regain d'intérêt pour ce style de film actuellement

### **Films documentaires de procès notoires**

Au cours du XXe siècle, les autorités publiques ont jugé utile de filmer de vrais procès pour la postérité. Ainsi le procès de Leipzig fut filmé par les autorités allemandes de même que le procès de Bruno Hauptmann lié à l'affaire du bébé Lindbergh, tout premier à être filmé en Amérique par des caméras. Lors des Grandes Purges, les autorités soviétiques filmèrent les Procès de Moscou, où les accusés avouaient des crimes fictifs. Les procès des conjurés liés à la tentative d'assassinat du 20 juillet 1944 furent filmés par les nazis. À la fin de la Seconde Guerre mondiale, le Procès de Nuremberg et le Procès de Tokyo furent filmés par les forces Alliées.

Le 23 juillet 1945, le procès de Philippe Pétain fut en partie filmé. Des années plus tard, le procès d'Adolf Eichmann à Jérusalem, sera diffusé en direct à la télévision. En 1980, le procès de Pékin qui jugea la « bande des Quatre » fut filmé par le Parti communiste chinois. Les séances du Tribunal pénal international pour l'ex-Yougoslavie furent filmées de 1993 à 2017. En 2021, le procès des attentats du 13 novembre 2015 fut filmé pour la postérité. Depuis les années 1990, des chaînes de télévision américaines diffusent des procès en direct

### **Quelques films de fiction qui restent dans les annales**

#### **France**

1899 : L'Affaire Dreyfus Georges Méliès  
1927 : La Passion de Jeanne d'Arc de Carl Theodor Dreyer  
1930 : Accusée, levez-vous ! de Maurice Tourneur  
1950 : Justice est faite d'André Cayatte  
1955 : Chiens perdus sans collier de Jean Delannoy  
1958 : En cas de malheur de Claude Autant-Lara  
1960 : La Vérité d'Henri-Georges Clouzot  
1962 : Le Septième Juré de Georges Lautner  
1962 : Procès de Jeanne d'Arc de Robert Bresson  
1973 : L'Affaire Dominici de Claude Bernard-Aubert  
Deux Hommes dans la ville de José Giovanni  
1974 : Verdict d'André Cayatte  
1976 : Le Juge et l'Assassin de Bertrand Tavernier  
1977 : Le Juge Fayard dit « le Shériff » d'Yves Boisset  
1982 : L'Honneur d'un capitaine de Pierre Schoendoerffer  
1983 : Danton d'Andrzej Wajda  
Hanna K. de Costa-Gavras  
1992 : L'Inconnu dans la maison de Georges Lautner  
2001 : Un crime au Paradis de Jean Becker  
2004 : 10e chambre, instants d'audience de Raymond Depardon  
2005 : Le Procès de Bobigny de François Luciani  
Le Septième Juré d'Édouard Niermans

2011 : Omar m'a tuer de Roschdy Zem  
2014 : L'Homme qu'on aimait trop d'André Téchiné  
2015 : L'Hermine de Christian Vincent  
2016 : Victoria de Justine Triet  
2018 : Le Collier rouge de Jean Becker  
Jusqu'à la garde de Xavier Legrand  
2019 : J'accuse de Roman Polanski  
Marie-Antoinette : ils ont jugé la reine d'Alain Brunard  
2021 : Emma Bovary de Didier Bivel  
Les Choses humaines d'Yvan Attal  
2022 : Saint Omer d'Alice Diop  
Toi non plus tu n'as rien vu de Beatrice Pollet  
2023 : Le Procès Goldman de Cédric Kahn  
Mon crime de François Ozon  
Anatomie d'une chute de Justine Triet (Palme d'or au Festival de Cannes)  
2024 : Le Fil de Daniel Auteuil

\*\*\*\*

A noter : la ortie le 30 octobre 2024 de : Juré n°2 de Clint Eastwood

(Source : Wikipédia- ministère de la Justice)

## Les archives audiovisuelles de la justice

Les Archives audiovisuelles de la Justice font partie des archives contemporaines de la justice; un fonds d'archive français recueillant les enregistrements sonores et audiovisuels de procès, en particulier de ceux ayant un intérêt historique. Ce fonds a été créé à l'instigation du garde des sceaux Robert Badinter, qui fit voter la loi 85-699 du 11 juillet 1985 tendant à la création d'archives audiovisuelles.

Un important corpus de textes législatifs et réglementaires a été élaboré depuis le milieu des années 1980 afin de régir les modalités de constitution, consultation et diffusion des archives audiovisuelles de la Justice.

Le texte fondateur est la loi n°85-699 du 11 juillet 1985 qui institue la possibilité de filmer les procès, dérogeant ainsi :

- à l'article 38 ter de la loi du 29 juillet 1881 sur la liberté de la presse qui interdit l'emploi de tout appareil d'enregistrement en salle d'audience ;
- à l'article 308 du code de procédure pénale qui interdit toute captation à compter de l'ouverture de l'audience (premier alinéa).

Cette loi est aujourd'hui codifiée aux articles L.221-1 à L.222-3 du code du patrimoine.

Selon le code du patrimoine, peuvent faire l'objet d'un enregistrement sonore ou audiovisuel les audiences publiques devant les juridictions administratives ou judiciaires, à la condition que cet enregistrement présente un intérêt pour la

constitution d'archives historiques de la Justice. La requête aux fins d'enregistrement est prise soit d'office, soit à la demande d'une des parties ou ses représentants, ou du ministère public. L'autorité compétente pour statuer est, selon les juridictions, le président de la juridiction administrative ou le président de la cour d'appel. Avant de prendre sa décision, l'autorité compétente doit recueillir l'avis des parties, du président de l'audience dont l'enregistrement est demandé, du ministère public.

Les enregistrements sont ensuite remis aux Archives nationales qui en assurent la conservation.

Procès d'assises enregistrés en vertu de l'article 308 du Code de procédure pénale

L'article 308 du Code de procédure pénale (alinéas 2 et 3) énonce que : « Le président de la cour d'assises peut ordonner que les débats feront l'objet en tout ou partie, sous son contrôle, d'un enregistrement sonore. Il peut également, à la demande de la victime ou de la partie civile, ordonner que l'audition ou la déposition de ces dernières feront l'objet, dans les mêmes conditions, d'un enregistrement audiovisuel. Les supports de cet enregistrement sont placés sous scellés et déposés au greffe de la cour d'assises. »

BW

(Source : ministère de la Justice )

